

**Paul
Amargier**



MARSEILLE

AU



V^e SIÈCLE



LA
THUNE



Le soin que Dieu prend de l'homme consiste à le rendre participant d'une dimension eschatologique. Aux yeux de Salvien (je résume ici en quelques lignes son idée-maîtresse), justice et miséricorde se recouvrent adéquatement. L'événement historique est précontenu dans son achèvement métahistorique. Tout événement historique est, par définition, limité et parfois, souvent même, négatif, mais il est amorcé d'un accomplissement. Tel est l'axe de la réponse de Salvien.

« *Suivre le Christ* » postule la foi dans le fait qu'Il est là, qu'Il est le *gubernator*. Il prend cette image : il est souvent venu de Marseille à Lérins et de Lérins à Marseille, en bateau. Il sait ce qu'est un *gubernator*, celui qui sur le navire tient le gouvernail. Pour le chrétien, c'est le Christ. « *Si tu es chrétien, écrit-il, il est nécessaire que tu te croies régi par Dieu, si par hasard tu estimes n'être pas en tout gouverné par Dieu, alors il est nécessaire que tu te mettes hors de la communion chrétienne* ».

Etre chrétien, c'est être *beatus*, c'est-à-dire se conformer aux Béatitudes. De ce point de vue, la vie chrétienne, dit Salvien, il faut reconnaître qu'elle est un universel et perpétuel naufrage. Certes, les temps ont changé, l'Etat est officiellement chrétien, il n'y a plus de persécutions, l'Eglise vit un temps de paix. Or, les chrétiens sont pires. Il n'y a pas de riposte positive de leur part. Maintenant il faut vivre sa foi chrétienne dans l'héroïsme du quotidien. C'est pourquoi il passe en revue (III, chapitres 32 à 39) les « *petites vertus* », celles qu'il faut, au jour le jour, quotidiennement, faire passer dans sa vie.

Et cela, ça ne se fait pas. Pourquoi ? Parce que les chrétiens le sont uniquement de nom : on peut dire que c'est toute l'Eglise qui, au lieu d'être *placatrix Dei*, est devenue *exacerbatrix Dei*. D'où le châtement de Dieu dans son infinie miséricorde, qui va être un appel à la conversion (S. C. n° 220, p. 221). Et c'est ici que les barbares deviennent, aux yeux de Salvien, l'instrument de la colère divine et donc de sa miséricorde, puisqu'elles sont, et ceci est très juste au point de vue théologique, adéquatement recouvertes.

Salvien se trouve donc plongé dans une situation qui l'emporte à une vitesse de torrent, à une vitesse si grande qu'il n'arrive pas à prendre sur elle une vue claire. D'où son effort, (que je trouve admirable) pour fixer, discerner le paysage qui est en train de se transformer sous ses yeux... Un peu comme quand on est dans une voiture sous l'orage avec l'essuie-glace : tout se brouille, puis tout devient clair et tout se brouille à nouveau. C'est un peu cela. Il est là pour reprendre le vers de Verlaine : « *Je suis l'empire à la décadence / qui regarde passer les grands barbares blancs* ». Et je pense qu'il faut prendre conscience qu'il en souffre horriblement. Il

n'y a qu'à lire le latin de Salvien, il n'y a qu'à se rappeler qu'Eucher lui a confié Salonius et Véran pour qu'il les forme à la *latinitas*, le sens qui est le sien de la *venustas*, pour voir qu'il souffre plus que quiconque de ce monde qui est le sien, qui est sa chair, son esprit, et qui s'effondre.

Ce pays, la Provence, que la providence a placé depuis plus de quatre siècles sous le signe de la *romanitas*, qui est profondément romanisé ; et bien ! sous le regard atterré de Salvien, ce monde est en train de basculer. Un système s'écroule, un ordre va s'effacer, en même temps que cet ensemble de méthodes, de préceptes qui font une civilisation fait naufrage. Ce désastre ne peut-il être compensé par un progrès venu d'ailleurs ? C'est ce que Salvien se demande avec raison. C'est peut-être improbable mais possible. C'est là une hypothèse de travail : c'est possible. C'est un homme qui a l'espérance !

Lui, en tant que romain, n'a plus d'espoir ; il sait très bien que c'est fini ; mais en tant que chrétien, c'est un homme d'espérance... et l'espérance est au-delà de l'espoir. Donc, oui, c'est possible ! Alors les barbares sont des *eversores*, pour reprendre le mot de saint Augustin. Ils mettent le monde « *cul par dessus tête* », une bonne fois pour toutes, avant qu'il soit remis à l'endroit. Car, après tout, ce monde, cet ordre, ce système tant vanté, était miné du dedans, pense Salvien. Il y a longtemps qu'il était vidé de tout son contenu, de toute signification.

Ce sont là les questions auxquelles Salvien s'affronte : il vit à un moment où l'histoire change de temps ; elle n'est plus le passé ; à ce moment, elle devient le présent. Comprendre les signes du temps est difficile à ce moment-là : cette trace de la présence active de Dieu dans l'histoire. Pour Salvien, c'est à cette heure qu'elle se situe, l'Histoire. Il faut laisser Rome à son destin et passer aux barbares : *ad dominantes barbaros migrare*, c'est son mot, qui sera d'ailleurs repris par le bienheureux Frédéric Ozanam : « *Passer aux barbares* ».

D'abord les chrétiens ne sont pas meilleurs que les barbares : voilà ce que Salvien a le courage de poser dans son œuvre. Parfaitement conscient de l'odieux de sa position, je le cite : « *Je sais que la plupart des gens trouvent intolérable qu'on nous mette, nous, romains et chrétiens, en balance avec les barbares* ». Il y a des ennemis extérieurs (*hostes extranei*), ce sont eux les barbares ; il y a, pire, des ennemis intérieurs (*hostes domestici*), à savoir les passions, avant tout l'avidité du pouvoir (*libido dominandi*) et surtout cette soif de l'or, cette avarice maudite, que tout au long de son œuvre Salvien a poursuivie de sa vindicte. Il se rencontre en cela avec saint Ambroise. Écoutons ce dernier commenter le psaume vingt-sixième : « *Les prophéties trouvent leur vérité en nous-mêmes sur qui vient la fin du*

monde. (C'est la consummatio). Combien de guerres ! Combien de rumeurs de guerre nous ont atteint ! Les Huns se sont levés contre les Alains, les Alains contre les Goths, les Goths contre les Sarmates. Dans notre propre Illyricum, les Goths exilés de leur patrie font de nous des exilés, et ce n'est pas encore la fin ! Partout c'est la famine et la peste, également sur les hommes, sur les bœufs, sur les bêtes, si bien que nous, qui n'avons pas été frappés directement par la guerre, eh bien, c'est la peste qui nous a réduits au même état que ceux qui ont subi la défaite. Donc nous sommes au crépuscule du siècle, quel qu'il soit. C'est pourquoi viennent en avant-coureurs plusieurs maladies du monde : maladie du monde qu'est la famine, maladie du monde qu'est la peste, maladie du monde qu'est la persécution. Et en plus j'ajoute. (ici, Ambroise commence un autre développement) nous, chrétiens, nous avons les guerres à l'intérieur ». C'était avant Salvien, puisque nous sommes en 380 et que Salvien écrit en 450.

Mais passons en 512-513, quand Théodoric vient de reprendre Arles. Il s'adresse aux Arlésiens, et quelle est la première chose qu'il leur dit ? « Réjouissez-vous de ce que vous êtes à nouveau placés dans la tradition romaine, vous qui depuis longtemps gémissiez d'en être séparés ». Il y a donc eu cette parenthèse fâcheuse, mais en 513, nous, les Ostrogoths, qui avons la volonté d'être dans la ligne de la *romanitas*, nous voulons vous rendre ce privilège. Ailleurs, il dira dans une autre lettre : « Rentrez en possession de votre antique liberté et des mœurs dignes de la toge. Déponillez-vous de la barbarie, rejetez loin de vos âmes l'inhumanité. Il ne vous convient pas, sous l'équité de notre loi romaine, d'avoir les mœurs des étrangers, c'est-à-dire des barbares ».

Mettons, concède Salvien, que les barbares soient égaux avec les Romains, il y a cependant un domaine dans lequel les barbares sont indiscutablement les meilleurs : celui de la fiscalité, des impôts ! Et vous savez à quel point c'est une chose dont le monde se préoccupe puisque dans la vie d'Honorat l'auteur Hilaire écrit : « Sous son épiscopat, la grâce augmenta, l'encaisse métallique diminua »... Les barbares sont donc meilleurs dans le domaine de la fiscalité et Salvien se livre à une minutieuse analyse technique (fort précieuse aux yeux des économistes et des spécialistes de la fiscalité d'aujourd'hui) pour conclure à la supériorité de la fiscalité des barbares. Et quand on le lit, sa démonstration paraît assez convaincante.

Aux yeux de Salvien, la principale cause de la dissolution de la société romaine réside là, dans « la fiscalité scélérate », et le cas des Bagaudes illustre de façon parfaite les résultats désastreux de cette attitude, ce sont ces bandes de fermiers, colons, ouvriers agricoles, nous l'avons vu, qui errent par le pays, dévastant les marchés, qui vont dans les villes porter leurs revendications, et, une fois matés, ne désarment pas mais recom-

mencent, d'où la grande révolte de 435 vis-à-vis de laquelle Salvien se comporte vraiment en journaliste. Là, ce n'est plus l'historien, c'est vraiment le journaliste qui commente les événements. Il n'est pas le seul à dire que ce fut la rupture. Il y a un chroniqueur latin qui a dit : *a romana societate discesserunt*. C'est à ce moment-là que les populations du midi, le « Midi rouge » comme on dit, « quittèrent la société romaine ». *A romana societate discesserunt*. Quand Salvien écrit, la lutte fait rage sous ses yeux et là, à la tête des troupes, il y eut, un moment, Basile, allié aux Wisigoths toulousains. Ils descendent jusqu'à Saragosse ravager la cité. Et Salvien de prendre leur parti ! Pour lui, nous sommes tous des Bagaudes, c'est-à-dire, nous les « *pauvres types* », les honnêtes gens qui sommes pressurés par les impôts iniques. Et si nous ne sommes pas Bagaudes, nous le deviendrons. En effet, ces Bagaudes vont chercher parmi les barbares l'humanité des Romains parce qu'ils ne peuvent plus supporter l'inhumanité des barbares que sont devenus les Romains ! Donc une translation s'opère, non tant de la *res publica* que, plus profondément encore, de l'*humanitas*. D'ailleurs, Théodoric aussi avait perçu cela. Sa remarque aux Arlésiens est dans cette perspective parfaite, puisqu'elle recoupe totalement la vision de Salvien. Là, ils sont d'accord. C'est encore plus profond que la *res publica*, c'est l'*humanitas* qui se présente aux portes de l'Histoire : la *romanitas* est disqualifiée. Rome ne sait plus protéger ses ressortissants du poids des pressions politiques, économiques et fiscales. C'est la barbarie qui, en fait, caractérise Rome, parce que c'est l'injustice qui est triomphante, et c'est auprès des barbares qu'on a chance de voir conservées ces valeurs qui étaient autrefois romaines et qui ne le sont plus : liberté, justice, équité. *Et hinc est quod qui ad barbaros non confugiunt, barbari tamen esse coguntur*. Nous serons donc tous forcés de devenir des barbares. Les barbares sont ce signe de Dieu : ils sont porteurs de son châtement en même temps que de sa miséricorde, car la vie chrétienne, au lieu d'être ce qu'elle doit être, *conversio*, est devenue *aversio*. Les livres VI et VII du *De Gubernatione* montrent chez Salvien un grand talent de satiriste qui se déploie à l'aise, parce qu'il nous montre les ravages de l'impudicité, telle qu'elle s'étale dans les spectacles publics. Il passe ici en revue la situation à Mayence et à Trèves, puis en Aquitaine. Il est habile, car il ne parle pas de Marseille. Il parle aussi de l'Afrique du Nord, de l'Eglise africaine, de Carthage... Surtout quand il parle de l'Afrique du Nord, on a l'impression d'une vision prophétique ; il est vraisemblable qu'il y est allé, qu'il l'a connue. C'est assez saisissant, surtout à l'arrière-plan récent que nous avons connu. Donc, une époque nouvelle s'ouvre, Salvien en est